



HAL
open science

Jean-René Ladmiral ou l'irréductible parcellisation de la traductologie

Franck Barbin

► **To cite this version:**

Franck Barbin. Jean-René Ladmiral ou l'irréductible parcellisation de la traductologie. SEPTET, Des mots aux actes, 2012, Jean-René Ladmiral : une œuvre en mouvement, 3, pp.338-351. hal-02089362

HAL Id: hal-02089362

<https://hal.science/hal-02089362>

Submitted on 3 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Jean-René Ladmiral ou l'irréductible parcellisation de la traductologie »

Franck Barbin

Université de Hanyang, Corée du Sud

fbarbin@hanyang.ac.kr

Résumé

La fragmentation théorique est inhérente à la traductologie, et tout particulièrement à l'œuvre de Jean-René Ladmiral. Comme l'auteur le souligne à juste titre, la théorie de la traduction demeure toujours parcellaire d'un point de vue épistémologique et cela pour deux raisons principales. D'une part, sa finalité première consiste à conceptualiser une pratique tributaire de la subjectivité du traducteur et des décisions qu'il doit prendre. D'autre part, la complexité de cette discipline, qui va bien au-delà de la seule linguistique et qui met à contribution la plupart des sciences humaines, exige une ouverture interdisciplinaire et rend ainsi inévitable la parcellarisation de cette science en devenir. Dans l'état actuel de nos connaissances, les traductologues n'arrivent pas encore à unifier les travaux pluridisciplinaires qui se font jour en traduction.

Cependant, cette parcellisation théorique se trouve renforcée par la dialectique admiraliennne et par son choix délibéré de proposer des théorèmes et non une théorie unique. Considérant la traductologie comme un concept premier, Jean-René Ladmiral met l'accent sur l'activité réflexive réalisée par la traductologie qui doit aller de pair avec une réflexivité psychologique, mettant clairement en avant les difficultés inhérentes à ce travail de déverbalisation ou « *no man's langue* » : que se passe-t-il dans notre cerveau pour que nous parvenions à retenir les éléments de signification du texte-source tout en oubliant ses signifiants ? Comment passons-nous « du verbo-linguistique au logico-cognitif » ? Vastes questions qui dépassent le cadre stricto sensu de la traduction et dont les réponses ne sont que fragmentaires. Nous serons amené à étudier, chemin faisant, certaines célèbres formules qui ont fait la fortune de Jean-René Ladmiral.

Introduction

Jean-René Ladmiral s'attache à établir une théorie de la traduction en rapport direct avec sa pratique personnelle de l'activité traduisante. Toutefois, l'une des grandes forces de l'auteur est de ne pas cloisonner ses concepts et ses idées dans son propre système, mais de les inscrire dans un ensemble qui transcende le champ stricto sensu de la traductologie. Toute sa théorie de la traduction est sous-tendue par sa formation de philosophe.

Jean-René Ladmiral se situe du côté des défenseurs de la langue-cible et critique avec véhémence les tenants du littéralisme en traduction, ceux qu'il appelle les « sourciers » par opposition aux « ciblistes » (ce couple est décrit en détail dans ce numéro par Françoise Wuilmart et par Jean Peeters). Ce n'est pas un hasard si Jean-René Ladmiral place en épigraphe de son étude la célèbre formule de saint Paul que nous trouvons dans la *Deuxième épître aux Corinthiens* : « *littera enim occidit, spiritus autem vivificat.* » (2Co 3,6), ce que nous proposons de traduire par : « car la lettre tue mais l'esprit vivifie. »

Le titre de notre étude est directement inspiré par « Le *salto mortale* de la déverbalisation » :

Ce n'est pas tant la théorie qui est compliquée que le réel qu'elle prend pour objet qui est complexe. Jointe aux exigences de la méthode expérimentale, cette complexité concourt à faire que ladite parcellarisation tende à être inévitable. (Ladmiral, 2005 : 484)

Jean-René Ladmiral précise également que la théorie de la traduction reste toujours parcellaire d'un point de vue épistémologique :

Autant et plus qu'une discipline de savoir, apportant des informations sur la réalité objective, la traductologie est en effet une discipline de réflexion ayant pour finalité principale de permettre la conceptualisation d'une pratique, qui reste l'apanage de la subjectivité du traducteur et des décisions qu'il lui faudra prendre. (Ladmiral, 2006b : 132)

En nous replongeant avec délectation dans l'œuvre de Jean-René Ladmiral, le thème de l'irréductible fragmentation de la traductologie nous est apparu. Nous en voulons pour preuve les nombreux articles qui y font référence : « théorèmes pour la traduction » (1981 & 1994a) ; « Éléments de traduction philosophique » (1981) ; « Phénoménologies d'un concept pluriel » (1995) ; « concept aporétique » (2002) ; « prémisses musicales » (2004b) ; « esquisses conceptuelles » (2004a & 2006b). Nous allons tenter de décliner ce leitmotiv au cours du présent article.

Nous allons en premier lieu situer ce thème de l'inévitable fragmentation de la traduction dans la typologie de l'histoire de la traductologie élaborée par l'auteur avant d'étudier plus précisément comment cette notion se décline dans son œuvre. Nous analyserons ensuite la phase de déverbalisation, ou « *no-man's* langue », afin d'en dégager les répercussions sur le caractère proprement fragmentaire de la traductologie. Cette étude nous conduira enfin à préciser ce qui fait à notre humble avis l'essence de la dialectique admiraliennne. Il va sans dire que, comme Jean-René Ladmiral le répète à l'envi, notre propos sera forcément lacunaire.

1. Les âges de la traductologie

Ce qui différencie la réflexion sur la traduction entre les époques ne réside pas tant dans les sujets abordés (le débat langue-source/langue-cible ne devient pas caduque au XX^e siècle, bien au contraire), mais dans la justification de l'activité traduisante. Jusqu'au siècle

dernier, les explications avancées pour légitimer la traduction n'étaient réalisées qu'a posteriori. Ce constat a permis à Jean-René LADMIRAL d'élaborer une typologie de l'histoire de la traduction ou « quatrain traductologique » dont les éléments se répondent deux à deux et forment un double homéotéleute : d'une part, une traductologie prescriptive et descriptive ; de l'autre, une traductologie productive et inductive. Il en découle naturellement quatre âges de la traductologie que nous allons brièvement décrire (LADMIRAL, 1997). Cette typologie permet de classer les auteurs en fonction de la vision de la traductologie qu'ils défendent.

Le premier âge constitue la traductologie d'avant-hier ou préhistoire de la traductologie. Elle est *prescriptive* et normative et constitue un genre de vade-mecum de la traduction. Elle se situe à un stade pré-linguistique d'une réflexion sur un langage idéologique. L'auteur y place Walter Benjamin, Henri Meschonnic ou George Steiner.

Le deuxième âge correspond à la traductologie d'hier (qu'il fait débiter après la seconde guerre mondiale). La *traductologie descriptive* est d'obédience linguistique et prend pour objet la traduction déjà faite. Elle se contente d'analyser *a posteriori* le traduit et de le comparer à l'original. Elle devient linguistique appliquée et choisit une approche contrastiviste. Nous trouvons par exemple dans cette catégorie Jean-Paul Vinay et Jean-Louis Darbelnet, Jacqueline Guillemin-Flescher et Georges Mounin.

Le troisième âge est représenté par la traductologie d'aujourd'hui. La *traductologie productive* s'intéresse aux processus qui interviennent au cours de l'acte traductif (ou processus *en* traduction) afin d'anticiper la traduction à venir et de faciliter le travail du traducteur. Située du côté de la psychanalyse, elle est en ce sens une praxéologie, une activité en vue d'un résultat, une recherche-action (nous renvoyons le lecteur aux articles de Jane Wilhelm et de Freddie Plassard pour de plus amples détails à ce sujet). Il s'agit ici de gérer le processus de traduction au jour le jour à partir d'une « connaissance incomplète », au sens de Werner Heisenberg. (LADMIRAL, 1971) La traductologie productive a pour fonction d'apporter une aide au traducteur en difficulté. L'œuvre de Jean-René LADMIRAL se situe dans ce troisième âge.

Nous trouvons enfin le quatrième âge de la traductologie ou traductologie de demain voire d'après-demain. Il s'agit de la traductologie proprement scientifique qui pourra profiter notamment des acquis des sciences cognitives. Située du côté de la psychologie, la *traductologie inductive* entend étudier ce processus en cours, c'est-à-dire analyser en temps réel l'activité cérébrale du traducteur pendant qu'il travaille : que se passe-t-il dans la tête du traducteur lorsqu'il traduit ? Se trouvent notamment dans ce dernier âge Hans Peter Krings et Hannelore Lee-Janhke.

Ce rapide aperçu des quatre âges de la traductologie nous a paru nécessaire pour mieux saisir l'ampleur de la tâche que se fixe le traductologue et pour justifier le caractère nécessairement inaccompli de la science de la traduction qui se trouve à la croisée de nombreux champs disciplinaires. En outre, en nous intéressant à la traductologie productive, nous nous plaçons *in medias res* et nous nous trouvons alors nécessairement confronté à ce moment de l'entre-deux propre à la déverbalisation (nous reviendrons sur ce point lors de la troisième partie). Enfin, la traductologie inductive génère des recherches extrêmement pointues, c'est-à-dire qu'elle a tendance à parcellariser les objets de recherche :

Il est inévitable que la traductologie inductive dégage certaines variables isolées, artificialisées du point de vue méthodologique, au sein des processus en traduction, en y privilégiant souvent l'interprétation par rapport à la traduction et qu'elle débouche donc sur des études ponctuelles. (Ladmiral, 2006a : 70-71)

2. La traduction comme science fragmentaire

Jean-René Ladmiral considère ainsi la traductologie comme une science en devenir ; elle est donc nécessairement fragmentaire à ce stade. C'est pour cette raison que son livre *Traduire : théorèmes pour la traduction* ne consiste pas à proposer « une théorie », encore moins « la théorie », mais « de la théorie pour la traduction », d'où l'idée de cette juxtaposition plurielle et lacunaire de théorèmes. (Ladmiral, 1994a : 213) Il définit ainsi ce qu'il entend par *théorèmes pour la traduction* :

Acquis théoriques que l'on peut retirer de disciplines comme la linguistique pour conceptualiser les aléas de la pratique traduisante. (Ladmiral, 1994a : 203)

C'est pourquoi il choisit d'énoncer une définition minimaliste qui tient compte de la finalité de la traduction : une traduction, ça sert à « nous dispenser de la lecture du texte original ». (Ladmiral, 1994a : 15) Pour mieux appréhender la force de l'auteur, nous nous proposons de rapprocher cette définition *a minima* de la traduction de la définition aristotélothomiste qu'il formule plus de vingt ans après : « la traduction est une lecture en acte du texte original ». (Ladmiral, 2006b : 135) La traduction prend une toute autre ampleur avec cette seconde définition : le traducteur ne se contente plus de rendre un texte accessible à un lectorat qui ne maîtrisait pas la langue-source, mais cela revient à dire qu'un texte est l'ensemble de ses traductions significativement différentes, à savoir l'ensemble des lectures qu'on peut en faire.

Jean-René Ladamiral est partisan d'utiliser le terme de *traductologie*, « discipline qui prend la traduction pour objet ». Cela répond à un « intérêt de connaissance *scientifique* pour la traduction ». (Ladamiral, 1994a : xvi) En fait, la théorie de la traduction et la connaissance des phénomènes connexes exigent une ouverture interdisciplinaire qui va bien au-delà de la seule linguistique et qui met à contribution la plupart des sciences humaines. C'est là que se situe la traductologie inductive que nous venons d'exposer, mais les résultats obtenus dans ce domaine sont pour l'instant fragmentaires et demandent à être intégrés à une nouvelle théorie de la traduction. Cette tâche reste programmatique à l'heure actuelle.

Il est intéressant de noter à ce moment de notre étude que Jean-René Ladamiral considère la traductologie comme un concept premier à l'instar des nombres premiers en mathématiques :

un équivalent anthropologique de ce qui constitue, dans la logique de la formalisation axiomatique, l'un de ces indéfinissables du système à partir desquels sont ensuite développées les propositions d'une théorie hypothético-déductive. C'est ce qu'illustre, plus concrètement, les difficultés proprement aporétiques auxquelles on se trouve confronté quand on essaye de donner une vraie définition du concept de traduction. (Ladamiral, 2006b : 134)

L'auteur met surtout l'accent sur l'activité réflexive réalisée par la traductologie : on réfléchit à la méthode de traduction que l'on suit pendant que l'on traduit. Toutefois, la réflexivité conceptuelle n'est pas suffisante ; elle doit aller de pair avec une réflexivité psychologique, qui se produit entre les deux phases essentielles de la traduction :

(1) une phase de « lecture-interprétation », où il s'agit de comprendre (de « décoder », comme on dit à tort) le texte-source ;

(2) une phase de « réécriture » (rewording), où il s'agit de produire un texte-cible. (Ladamiral, 1994b : 13)

Il met clairement en avant les difficultés inhérentes à ce travail de « déverbalisation » qu'il appelle (avec son sens inné de la formule-choc) « *no man's langue* » :

Que se passe-t-il dans notre cerveau (« boîte noire ») pour que nous parvenions à retenir les éléments de signification du texte-source tout en oubliant ses signifiants ? Comment passons-nous « du verbo-linguistique au logico-cognitif » ? (Ladamiral, 1994b : 13)

Vastes questions qui dépassent le cadre stricto sensu de la traduction et dont les réponses ne sont que fragmentaires.

3. « *No man's langue* »

Jean-René Ladmiral nomme ainsi l'étape intermédiaire ou encore l'espace de non-terme par lequel le traducteur doit transiter s'il veut passer d'une langue à une autre. Ce stade est couramment appelé « déverbalisation ». Il renvoie à un moment de la réflexion du traducteur au cours duquel il s'est débarrassé des signifiants de la langue-source, mais n'a pas encore réinvesti le vouloir-dire du texte de départ dans la langue-cible. Ce « *no-man's langue* » se situe entre le *déjà plus* du message-source et le *pas encore* du message-cible, en pastichant Vladimir Jankélévitch. (Ladmiral, 2005 : 474) Ce concept « minimaliste » et purement phénoménologique correspond à un simple étiquetage qui prend en compte la réalité du vécu du traducteur.

Il faut cependant garder à l'esprit que l'idée même de déverbalisation heurte la sensibilité de nombreux chercheurs car elle semble réactiver l'interdit behaviouriste de tout « mentalisme ». Cet interdit méthodologique et épistémologique semble faire figure de *contradictio in terminis* :

Ce que j'appelle le « salto mortale de la déverbalisation » semblerait en appeler à un état de grâce insaisissable, voué à une inassignable thaumaturgie du je-ne-sais-quoi, à une métaphysique de l'ineffable. Et voilà pourquoi votre fille est muette ! (dirai-je pour citer Molière). (Ladmiral, 2005 : 479)

Jean-René Ladmiral ne se laisse pas démonter par cette double objection et précise que le support nécessaire à toutes nos représentations et à toute communication ne repose pas obligatoirement sur les signifiants d'une langue :

Le concept de déverbalisation ne présuppose pas un moment de la vie mentale qui soit mutique entre deux moments de verbalité, mais bien plutôt que, dans cet entre-deux, il y a nécessairement un décrochement d'avec la forme achevée et conforme à la norme des deux langues « en contact ». (Ladmiral, 2005 : 479)

Le traducteur provoque une rupture entre le texte de départ et le texte d'arrivée ; il détruit l'ordonnement du texte de départ pour le réincarner dans une autre langue. Pour filer la métaphore, il faut quitter le port d'attache en larguant les amarres du texte-source et se jeter dans l'inconnu pour découvrir une nouvelle terre promise. Le traducteur doit se détacher des signifiants du texte-source s'il veut parvenir à une traduction satisfaisante. Jean-René Ladmiral est en cela proche de la pensée de Jacques Derrida qui considère qu'il s'agit de l'essence même de la traduction :

Un corps verbal ne se laisse pas traduire ou transposer dans une autre langue. Il est cela même que la traduction laisse tomber. Laisser tomber le corps, telle est même l'énergie essentielle de la traduction. (Derrida, 1967 : 312)

Jean-René Ladmiral parle à juste titre d'un « *salto mortale* », d'un saut épistémologiquement périlleux, en matière de traduction. (Ladmiral, 2005 : 485) Il développe ainsi l'idée de traduction en tant que dialectique de la mort du texte original et de sa réincarnation :

[Sa mort] s'ouvre sur le long voyage des métempsycoses indéfinies que seront ses traductions possibles, et elle va se perdre dans les sables qu'elle nourrit, c'est-à-dire dans cette « traduction » qu'est aussi toute lecture. (Ladmiral, 1985 : 101)

Il positionne ainsi le traducteur comme un « récrivain » :

On insistera sur la nécessité de traduire moins le sens ou le mètre que la « fonction poétique », l'effet suscité en nous par le poème ; à vrai dire, ce n'est qu'au prix d'un investissement de la subjectivité du traducteur, qui fait dès lors figure d'interprète mais aussi de « co-auteur » ou « récrivain ». (Ladmiral, 1994a : 21-22)

4. La dialectique admiraliennne

Ce qui pourrait à première vue paraître une digression par rapport à l'objectif affiché de cette étude représente en fait une démonstration de ladite parcellarisation de la traductologie. Le cheminement théorique suivi par Jean-René Ladmiral conduit nécessairement à nos yeux à ce constat.

En bon dialecticien (pensons notamment à son article de 1985 « Dialectique négative de l'écriture aphoristique »), la subjectivité investie du traducteur est d'une certaine manière contrebalancée dans l'œuvre de Jean-René Ladmiral par une objectivation des connotations culturelles, phénomène qui s'impose dès lors que l'on apparente la traduction d'une langue à la traduction d'une *langue-culture* à une autre :

En mettant deux langues en contact, la méta-communication traduisante entraîne ce que nous avons appelé une objectivation des connotations (...); elle met en évidence le fait que les connotations culturelles sont propres aux contextes de chaque langue et qu'à ce titre, elles doivent être traduites, c'est-à-dire qu'elles doivent figurer dans le texte-cible puisqu'elles font parties des informations que comporte, implicitement, le texte-source. (Ladmiral, 1994a : 178)

Il ne souhaite ni débarrasser le texte-cible de son « dépaysement culturel » (ethnocentrisme) ni accepter son « viol » (exotisme) :

Ménager le « dépaysement culturel » qu'apporte un texte, en respecter les « formes textuelles » et le relief de son écriture, tout cela — sans quoi il est bien clair qu'il n'est pas de traduction des œuvres littéraires (ou philosophiques) digne de ce nom — n'implique pas que la langue soit « violée » par l'irruption en elle de l'étranger. (Ladmiral, 1991 : 33)

Ainsi la traduction tend à osciller entre les tentations de la rémanence et les obligations de l'évanescence.

Avec son goût prononcé pour les expressions extrêmes qui frappent les esprits, Jean-René Ladmiral parle d'une **langue violée** et va même jusqu'à parler de « *profanation* du texte-source ». (Ladmiral, 1991 : 32) Il amène le débat au niveau religieux et dénonce le caractère sacré que l'on peut donner au texte de départ. Le traducteur doit rejeter cette castration symbolique et assumer la perte, la finitude, du texte d'arrivée.

Nous pouvons retrouver ici son **théorème de la dialectique du décalage** :

décalage qui se joue entre le vouloir dire (que j'écris ici en deux mots, même si je n'ignore pas que la règle est d'écrire un tel syntagme avec un trait d'union) psychologique initial du scripteur (du traducteur) dans sa tête (que l'on prête toujours, plus ou moins nécessairement, à l'auteur du texte source) et le vouloir-dire (avec un trait d'union) sémantique terminal du texte (de la traduction) qu'il se trouve avoir écrit sur le papier. (Ladmiral, 2006b : 140-141)

Son esthétique de la traduction met en œuvre une subjectivation. L'attention du traducteur est portée sur le ressenti langagier du message : son attention passe du ressenti du message source d'abord, puis à celui du message cible.

En d'autres termes, la dialectique ladmiralienne repose sur le choix du traducteur :

Qu'il en soit conscient ou non, qu'il l'exprime dans ces termes ou non, tout traducteur se trouvera dans l'obligation de choisir et de se positionner par rapport à ces deux options fondamentales. (Ladmiral, 1986 : 39)

Les choix que doivent opérer le traducteur sont ainsi tributaires du **théorème de la quodité traductive** qui consiste à distinguer actes de parole et faits de langue. Il faut réussir à déterminer si l'information ressortit bien à la parole de l'auteur ou au contraire seulement à la langue-source dont il se sert. Dans le premier cas, le traducteur doit faire passer

l'information ; dans le second, il doit se contenter de mettre en œuvre les ressources qu'offre la langue-cible pour écrire un bon texte-cible.

Ce dernier théorème est à nos yeux indissociable du **théorème de dichotomie** qui implique de choisir le devenir du texte source : soit en faire un pur et simple document cible (ethno-philologisant) soit s'efforcer d'en faire une véritable œuvre cible (littéraire) et inventer un style cible de l'auteur source.

Il va sans dire que la balance va pencher nécessairement d'un côté ou de l'autre. Jean-René Ladmiral postule que le traducteur est placé à tout moment devant une alternative : *incrémentialisation* ou *entropie*. Pour rendre correctement le sens, le traducteur doit parfois procéder à des *incrémentialisations*, à savoir à des « ajouts-cibles au plan du signifiant et/ou au plan du signifié ». (Ladmiral, 1994a : 219) Afin de compenser ce déficit d'informations, le traducteur devra avoir recours à des périphrases voire à des notes explicatives pour alléger le texte d'arrivée. Il lui faudra expliciter le non-dit, l'implicite du texte-source, par ce que Jean-René Ladmiral appelle des *incrémentialisations*.

A contrario, il y a des cas où les connotations sémantiques véhiculées par le mot-source sont inessentiels et donc n'ont pas besoin d'être traduites. Le traducteur doit alors opérer une *entropie*, « c'est-à-dire essentiellement déperdition d'informations, au plan du signifié » (Ladmiral, 1994a : 219) : certaines connotations sémantiques véhiculées par un mot-source sont moins importantes voire inessentiels et il faut donc renoncer à les traduire.

Ce choix de traduction implique une problématique de l'information : Jean-René Ladmiral considère la traduction comme une « communication au second degré » ou *métacommunication* :

La traduction procède à une objectivation de la communication en langue-source, qu'elle globalise pour en faire le contenu du message qu'elle a à traduire en langue-cible. (Ladmiral, 1994a : 144)

Il faut toutefois garder à l'esprit que Jean-René Ladmiral a déjà choisi sa voie et œuvre fondamentalement pour la limpidité d'une traduction ou « primat de l'impératif de la lisibilité ». C'est ce qu'il appelle le **théorème de double lisibilité** :

nous sommes parvenu ainsi à un texte « lisse », qui satisfait à l'exigence cardinale de la lisibilité, c'est-à-dire d'une intelligibilité à fleur de texte. » (Ladmiral, 1994a : 221)

Il s'agit là d'aboutir à une traduction « aisée » et « naturelle », mais Jean-René Ladmiral met en garde contre le fait d'associer cette naturalisation du texte-source à une réduction de l'altérité de l'œuvre étrangère, ce qui est tout le contraire de cette démarche :

Le texte-source, étranger, est une sorte d'immigré qui va bénéficier d'une naturalisation lui ouvrant la voie d'une intégration à part entière ; ainsi la traduction va-t-elle permettre d'assimiler l'œuvre étrangère à notre langue-culture, dans une perspective cibliste. (Ladmiral, 2006a : 59)

Enfin, ce qui est vrai pour la traduction est aussi vrai pour l'écriture. En d'autres termes, lorsque l'on produit un texte, il faut parvenir à la fois à un texte qui « tient » et à un texte qui « coule ». Il s'agit du fameux **théorème du camembert paradoxal** qui couple ces deux avantages :

Un texte qui coule nous porte à nous « mettre dans la peau », dans l'esprit du lecteur, qui comprend la phrase sans la relire. Très souvent le traducteur est tellement habité par le texte original qu'il produit un texte qui nécessite une relecture. Mais en lisant bien le texte avec une bonne intonation, le texte passe quand même, devient compréhensible : n'oublions pas que le destinataire, lui, ne l'entendra pas, mais le lira. (Cortesi, 2005)

Jean-René Ladmiral dénonce par conséquent « l'illusion de la transparence traductive » : toute forme de traduction fonctionne comme un *filtre*, affecté d'un indice de réfraction linguistique qui lui est propre. (Ladmiral et Lipiansky, 1989 : 68)

La dialectique ladmiralienne, qui donne naissance à ses multiples théorèmes, constitue une preuve vivante de l'irréductible parcellisation de la traductologie. Les incessants va-et-vient que suppose toute traduction se répercutent sur la conceptualisation de ce phénomène. Toute tentative pour cerner la traductologie se heurte à cette vérité fondamentale. Il ne faut pas pour autant céder au découragement et nier l'intérêt de cette entreprise. Il faut bien au contraire continuer à réunir les pièces du puzzle traductologique et à les organiser méthodiquement afin de compléter sans relâche notre appréhension de l'activité traduisante.

Conclusion

Nous avons pu constater que la fragmentation théorique est inhérente à la traductologie, et tout particulièrement à l'œuvre de Jean-René Ladmiral. Il s'agit tout d'abord d'une question de calendrier car, dans l'état actuel de nos connaissances, les traductologues

n'arrivent pas encore à unifier les travaux pluridisciplinaires qui se font jour en traduction en partenariat notamment avec les chercheurs en sciences cognitives. Cependant, cette parcellisation théorique se trouve renforcée par la dialectique ladmiralienne qui puise dans de nombreuses autres disciplines et par son choix délibéré de proposer des théorèmes et non une théorie unique.

En définitive, en puisant dans ses fameuses formules, nous pouvons conclure que la traductologie est constituée d'une « rhapsodie de théorèmes disjoints affrontés à la tourmente d'une pratique ». (Ladmiral, 2005 : 18) A l'heure actuelle, la traductologie n'en est qu'à ses balbutiements et demeure à un niveau fragmentaire :

En sorte qu'au bout du compte on n'aurait encore qu'un archipel de connaissances, mais pas encore un continent de savoir (Ladmiral, 2005 : 484)

Même si les avancées en matière traductologique sont indéniables, il faut encore beaucoup œuvrer pour consolider ses bases et pour qu'elle gagne ses lettres de noblesse vis-à-vis des autres disciplines. Cette reconnaissance ne peut passer que par une ouverture interdisciplinaire. Cette interdisciplinarité va bien au-delà de la seule linguistique et met à contribution la plupart des sciences humaines.

L'œuvre de Jean-René Ladmiral a initié cette voie et ne demande qu'à être étoffée pour accueillir de nouveaux théorèmes et unifier les théorèmes existants. Antin Rydning fait remarquer à juste titre que neurobiologistes et cognitivistes ont également intérêt à travailler avec des traductologues, car le processus traductionnel offre un poste précieux d'observation au phénomène du sens, tant au niveau de la compréhension qu'au niveau de la reformulation. (Rydning, 2004 : 873)

Bibliographie

Cortesi, Claudia, *Quand la traduction se réfléchit..., Entretiens avec Jean-René Ladmiral, Antonio Lavieri, Michèle Lorgnet, Emilio Mattioli*, Turin, L'Harmattan, Cahiers du R.A.P.T. 5, 2005.

Derrida, Jacques, *L'Écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967.

Ladmiral, Jean-René, « Le discours scientifique », *Revue d'ethnopsychologie* 26/2-3 (1971) : 153-191.

———, « Éléments de traduction philosophique », *Langue française* 51 (1981) : 19-34.

- , « Dialectique négative de l'écriture aphoristique », *Revue d'esthétique* 8 (1985) : 95-114.
- , « Sourciers et ciblistes », *Revue d'esthétique* 12 (1986) : 33-42.
- , « La Langue violée ? », *Palimpsestes* 6 (1991) : 23-33.
- , *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, Tel, 1994a.
- , « Le Traducteur et l'ordinateur », *Langages* 116 (1994b) : 5-19.
- , « Traduire, c'est-à-dire... — Phénoménologie d'un concept pluriel », *Meta* XL/3, (1995), 409-420.
- , « Les quatre âges de la traductologie — Réflexions sur une diachronie de la théorie de la traduction », in *L'histoire et les théories de la traduction*, actes du colloque de Genève du 3-5 octobre 1996, Berne & Genève, ASTTI & ETI, 1997, 11-42.
- , « Le prisme interculturel de la traduction », *Palimpsestes* 11 (1997) : 13-28.
- , « La traduction, un concept aporétique ? », in *Identité, altérité, équivalence ? La traduction comme relation*, actes du colloque international de l'ESIT du 24-26 mai 2000 en hommage à Marianne Lederer, Fortunato Israel (ed.), Paris-Caen, Lettres modernes/Minard, 2002, 117-144.
- , « Lever de rideau théorique : quelques esquisses conceptuelles », *Palimpsestes* 16 (2004a) : 14-30.
- , « L'Esthétique de la traduction et ses prémisses musicales », in *La traduction des livrets. Aspects théoriques, historiques et pragmatiques*, Gottfried Marschall (dir.), Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004b, 29-41.
- , « Le *salto mortale* de la déverbalisation », *Meta* L/2 (2005) : 473-487.
- , « Le *salto mortale* de traduire : éléments culturels et psycho-linguistiques de théorie de la traduction », *Transalpina* 9 (2006a) : 55-73.
- , « Esquisses conceptuelles, encore... », *Palimpsestes hors-série : Traduire ou vouloir garder un peu de la poussière d'or...* (2006b) : 131-144.
- Ladmiral, Jean-René et Henri Meschonnic, « Poétique de.../Théorèmes pour... la traduction », *Langue française* 51 (1981) : 3-18.
- Ladmiral, Jean-René et Edmond Marc Lipiansky, *La Communication interculturelle*, Paris, Armand Colin, 1989.
- Lee-Jahnke, Hannelore, « New Cognitive Approaches in Process-Oriented Translation Training », *Meta* 50/2 (2005) : 359-377.
- Rydning, Antin Fougner, « Le défi du procédé synecdoquien en traduction », *Meta* 49/4 (2004) : 856-875.